

point qu'il fallait frapper. Il n'était plus que sur la défensive, et du feu coulait dans mon sang, qui pétillait dans mes doigts et ruisselait sur mes vêtements par deux ou trois blessures. Enfin, mes bons amis ! enfin ma lame se plongea dans sa poitrine jusqu'à la garde, comme dans un fourreau, et je la sentis glisser dans ses chairs avec un indicible sentiment de joie.

" Il tomba !

" Mais quand le frisson qui suit la vengeance assouvie vint calmer tous mes sens, j'étais pris, chargé de menottes, et les gendarmes m'arrachèrent à Célestine, que des voisins accourus reportèrent sans doute près de sa bonne maman mourante.

" Je fus jeté dans un hôpital. Puis de là dans un cachot. Puis de là devant des juges. Ma tête s'était égarée, j'étais fou. Je revins à moi sous les douches d'une maison d'aliénés. Deux ans s'étaient écoulés, et quand la raison me fut rendue, je ne sais quel prétexte on trouva, pour ne pas me rendre la liberté. Six ans s'écoulèrent encore. Et quelle destinée ! des fous pour compagnons ou des espions de police ! Partout la dégradation volontaire ou involontaire. Oh ! mes amis, s'il existe un Dieu, combien sa dette n'est-elle pas immense envers moi.

" Enfin par un jour d'hiver et de givre, on me jeta dehors. J'avais l'air et le monde pour abri, c'est-à-dire je n'avais ni toit ni pain. Je me traînai comme je pus près de cette lanterne fatale où je voulais provoquer une destinée nouvelle.—Car je croyais, et je crois encore à sa fatale influence sur moi.—La demeure de Célestine était occupée par de braves ouvriers. Ils m'apprirent que sa bonne maman était morte ; qu'elle avait épousé un libraire, et que son cabinet de lecture était situé aux environs du boulevard du temple ; puis émus de mes larmes, de ma maigreur, de ma misère, ils m'offrirent du travail et un salaire ; j'acceptai.

" Célestine mariée !... Enfin ! Je me résignai, je priai pour elle ! Mes prières étaient des malédictions : sachez le reste !

C'était le 3 février.—Après une journée laborieuse qui nous avait retenus jusqu'à près de minuit, je quittai l'atelier précipitamment. A la porte, les pieds dans la neige, et devant les pieds une corbeille, une pauvre, assise sur la borne, balançait un enfant contre son sein pour le réchauffer : elle chantait, d'une voix où se trouvaient quelques accents jeunes encore et timbrés, mais faussés par le froid, le froid et la douleur. La neige fouettée par le vent, poudrait tout un côté de son vêtement noir, et la mélancolique romance de Romagnesi était interrompue par des grelottements, par de notes qui répondaient infailliblement à quelques vibrations du désespoir. Des gens passaient, rares, frileux et pressés, n'ayant pas le cœur d'être pitoyables et le courage d'étreindre la corbeille. Il faisait si froid ! il faisait si tard ! J'étais bien pauvre ; mais moins que cette mère. Je dois le dire, j'hésitai. Comme si l'on devait hésiter quand on achète un écu de joie pour un sou, quand la magnificence d'un liard enfle si fièrement l'orgueil du bienfaiteur ! J'hésitai comme un lâche. J'étais là, sous la lueur du réverbère, la main au milieu de mon argent, calculant ce que je garderais et si je garderais tout.—Puis j'eus honte et je tirai vingt sous : " Tiens mon enfant," lui dis-je.

" Et je m'éloignai ; on ne se fait pas une idée de la mauvaise opinion que j'eus, deux minutes durant, de ma folle générosité. Est-ce qu'il y a de la misère au monde, me disais-je ? Il n'y a que du charlatanisme.

" Eh bien ! le lendemain, je sus que la pauvre était Célestine, qu'elle avait, pauvre

veuve et pauvre mère, été ruinée par la recherche des brevets, commandée alors dans toute la France par ce stupide Corbière, qui mit tant d'honnêtes gens sur la paille pour flatter la congrégation. Je suis qu'elle m'avait reconnu, qu'elle m'accusait de l'avoir reconnue, et que mon aumône cavalière, avait été pour son âme la dernière insulte du malheur.

" Et ne me demandez pas, ce qu'elle est devenue !—Je n'en sais rien.....

" Maintenant, parlez, mes amis !—Suis-je si coupable de dire que ce débris est à moi ; qu'il y a toute ma vie ; et mon père qui confia sa bénédiction à un seul regard ; et ma mère qui se tua ; et cette douce contemplation d'amour de la seule femme qui ait fait battre mon cœur ; et ma vengeance, au nom de ma patrie comme au nom de ma fiancée dans le cœur d'un moscovite ; et la disparition de Célestine, qui jugea si mal celui qu'elle connaissait si peu.—Je n'ai pas leurs corps dans une fosse privilégiée que je puisse arroser de mes larmes, entourer de quelques verts cyprès, d'un peu de buis et d'immortelles.—Ah ! si dans les grandes calamités de la patrie, vous placez des sentinelles vigilantes autour de vos monuments, reconnaissez le droit que j'ai de conserver ces fragments mutilés, qui sont pour moi toute une histoire.—Pourquoi n'aurais-je pas cette indemnité de tant de souvenirs mêlés de larmes et de sang ? Laissez-moi ma lanterne, et Dieu vous donne la victoire."

Durant le cours de ce récit, que nous n'osâmes pas interrompre, bien des sentimens traversèrent nos esprits ; nous paierons la lanterne au conseil municipal s'il le veut ; mais un malheureux nous la demandait à mains jointes, et nous fûmes tous d'avis qu'elle lui appartenait.

Paris, ce 20 juin, 1831.

MICHEL RAYMOND.

Tom-Trick.

I.

LE PÈRE ET LE FILS.

En l'année 1660 et par un beau soir de printemps, un vieillard, dont le costume plus que modeste était loin de trahir la noble origine, et une jeune fille d'une exquise beauté, suivaient l'étroit chemin creusé à mi-côte sur le flanc droit de la Clyde et qui mène de Larnak à Stone-Byers. Une singulière délicatesse de formes, apanage ordinaire de l'aristocratie de naissance, annonçait chez lord Graham et sa fille l'habitude de cette vie nonchalante des cours, qui se nourrit d'ennui et d'oisiveté. Aussi le vieillard paraissait-il aspirer ardemment au terme de son voyage. Quant à Lucy, ses membres frères commençaient bien à demander grâce ; mais à vingt ans, on a l'amour-propre du courage, et l'on ne se plaint qu'à toute extrémité. Elle ne voulait point s'avouer vaincue, et usant de mille stratagèmes pour abrégier la route, tantôt elle cherchait à se rappeler les refrains populaires qu'elle avait entendus en posant le pied sur la terre d'Écosse, tantôt elle riait de sa propre fatigue ou s'efforçait de communiquer à son père quelques-unes des émotions que soulevaient dans son âme tous ces étranges spectacles d'une nature sauvage et inconnue, espèce de monde magique dont l'aspect la faisait alternativement passer de la surprise à l'effroi et de l'effroi à l'admiration.

— Quel magnifique tableau, disait Lucy, et que toutes les merveilles étincelantes de nos cités seraient pauvres et mesquines auprès des sombres beautés de ce désert ! Comme ces sapins s'élancent fièrement au-dessus de nos têtes et que leur dentelure noire se découpe bien sur l'horizon ! Et ces rochers énormes qui se penchent comme pour nous regarder, ne dirait-on pas des géants immobiles étendant les bras sur le torrent qui gronde, et prêts à descendre dans l'abîme ? ne trouvez-vous pas, mon père, que l'ombre fraîche de ce sentier, d'où nous apercevons l'écume blanche de la Clyde à travers la fumée transparente de ses eaux, a quelque chose qui pénètre l'âme et transporte l'imagination ?

— Je n'ai plus votre enthousiasme, Lucy, répondit le comte avec un morne sourire, et la vieillesse, en refroidissant l'esprit, transforme les aspects qu'embrasse l'œil fatigué. Bien avant que le sang se fige dans les veines, la poésie s'éteint dans le cœur. Cette belle nature, que vous admirez, parle un langage que je ne comprends plus, et pourrait-il en être autrement, Lucy ? nous saluons tous deux la vie, vous d'un cri d'espérance, moi d'un regard découragé. Vous arrivez, moi je pars. Et je n'en ai point de regret, car la tombe me donnera ce que la vie m'a si longtemps refusé : le repos.

— Mon père, éloignez ces tristes pressentiments. Notre sort ne va-t-il pas changer ? notre exil n'est-il pas fini ? ne savons-nous pas, de source certaine, que l'influence du long parlement diminue de jour en jour et que l'Angleterre, affaiblie par tant de blessures, tourne ses mains suppliantes vers l'étoile brillante de la royauté qui remonte à l'horizon ? Vienne le triomphe de Charles II, et le calme ne sera-t-il pas assuré à vos vieux jours ?

— Oui, le rétablissement de Charles est prochain. Mais sachez-le bien, Lucy, le soleil le plus pur traîne après lui des vapeurs ardentes, et ces vapeurs finissent par former les tempêtes. Charles sera roi, mais, comme un vent d'orage, le souvenir de la république agitera, longtemps encore, le flot populaire. Là encore, il y aura lutte, il y aura combat. Alors, malheur au pilote vieilli dont le coup d'œil sera coupable d'incertitude ou de paresse ! c'est lui que le flot engloutira.

— Ce que vous dites là, mon père, pourrait arriver, si vous n'aviez résolu de vous tenir à l'écart des tourmentes politiques que l'avenir réserve à l'Angleterre. Nous ne retournerons à Edimbourg qu'après l'entier rétablissement de l'autorité légitime. Jusquelà, qu'avons-nous à redouter ? nous vivrons dans une retraite profonde, et je ne crois pas que le bruit des guerres civiles vienne jamais tirer de leur sommeil les échos du vieux château de Loch-Tall...

— Hélas ! ma pauvre enfant, reprit lord Graham d'une voix sombre, vous oubliez que lorsque le présent nous fait grâce, le passé nous poursuit de ses souvenirs... En franchissant le seuil du château de Loch-Tall, je ne pourrai m'empêcher de songer à mon frère... à votre oncle... dont tant de fois on vous a raconté l'histoire. Quand nous verrons ces cours abandonnées, ces grandes salles froides et vides, dont les portes n'ont pas été ouvertes depuis sa mort, nos yeux se rempliront de larmes, car nous nous rappellerons que la hache a coupé la plus noble branche de notre race, et que nous devons cet héritage au bourreau.

Ces paroles pénétrèrent Lucy d'une triste émotion. Elle continua à marcher en silence ; mais bientôt elle s'arrêta et fit signe à son père de prêter l'oreille à un bruit qui grossissait à chaque pas.